HAL
open science

L'UNION SOVIÉTIQUE VUE DE PARIS PAR GRÉGOIRE ALEXINSKY

Serge Rolet

▶ **To cite this version:**

Serge Rolet. L'UNION SOVIÉTIQUE VUE DE PARIS PAR GRÉGOIRE ALEXINSKY. Modernités russes, 2012, La réfraction de la littérature et de la culture soviétiques dans l'émigration, 13. hal-01411521

HAL Id: hal-01411521

https://hal.science/hal-01411521v1

Submitted on 10 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Serge Rolet

L'UNION SOVIÉTIQUE VUE DE PARIS PAR GRÉGOIRE ALEXINSKY

Modernités russes, n° 13, Lyon, 2012, pp. 115-128.

Résumé

Député bolchevik à la IIe Douma, émigré à Paris en 1907, très bien inséré dans la société française, rentré en Russie après la révolution de Février, à nouveau réfugié à Paris dès Octobre, G. A. Alexinsky choisit d'expliquer au public français pourquoi l'URSS n'a selon lui rien de commun avec la révolution ni avec le marxisme.
Dans de nombreuses conférences, données dans les milieux savants, et dans plusieurs livres, riches d'une documentation aussi fraîche et précise que possible, parus chez des éditeurs français de premier plan, Alexinski cherche à développer la lucidité de la société française quant à la réalité des rapports sociaux en URSS. Ce faisant, il rompt ave l'attitude la plus courante de la Russie hors frontières, repliée sur elle-même, et occupée par la seule célébration de son destin tragique.
Pour Alexinsky, la situation sociale déplorable de l'Union soviétique découle entièrement de l'erreur de Lénine, qui consiste dans le projet d'instaurer le socialisme dans un pays pré-capitaliste, ce qui le condamnait à s'imposer par la violence. Le pouvoir bolchevik, qui s'exerce en réalité contre le peuple, est plus oppresseur que les États bourgeois, et aucun programme politique, même le plus exigeant, tel celui que présente Malenkov en 1941, n'y peut rien changer.

G. A. Alexinsky was a Bolshevik Deputy in the Second Duma, who emigrated to Paris in 1907, and became fully integrated in French society. He returned to Russia after the February Revolution of 1917, only to find himself once again in Paris in October of the same year, as a political refugee. At this point, he chose to explain to the French public why the USSR had nothing to do with the Revolution, or with Marxism.
In several speeches, delivered in learned circles, and also in a number of particularly well-documented books, issued by leading French publishers, Alexinsky sought to explain to French society the precise nature of social relations in the USSR. In so doing, he was untypical of the self-obsessed Russian abroad, who spends his entire time celebrating his country's tragic fate.
For Alexinsky, the appalling social situation in the Soviet Union was a consequence of the mistake made by Lenin. This mistake consisted in seeking to install socialism in a pre-capitalist state, something which could only be done by violent means. Bolshevik power, which in reality was exercised against the people rather than for it, was, he argued, more oppressive than its bourgeois counterpart. No political programme, Alexinsky believed, even one as hard-line as Malenkov's in 1941, could change that.

En principe, telle qu'elle se considère elle-même, l'émigration russe n'a pas à réfracter l'Union soviétique. En effet, dans un modèle où la Russie hors frontières est toute la Russie, il n'y a pas de Russie soviétique : l'être est, et le non-être n'est pas[1]. La Russie soviétique n'est pour l'émigration guère plus que « le poil, la boue et la crasse » aux yeux de Platon : à son existence visible ne correspond aucune essence[2]. L'émigration ne peut pas regarder la Russie soviétique, sinon comme une illusion grotesque ou une imposture, à laquelle seuls en son sein quelques moutons noirs, Il'ja Erenburg, Vladimir Pozner, Il'ja Zdanevič, auraient malheureusement cédé.

Grégoire Alexinsky (1879-1968) contrevient au modèle héroïque de l'intellectuel russe émigré. C'est peut-être pourquoi la figure de ce Bolchevik « défensiste », député à la IIe Douma, adversaire résolu du régime soviétique dès Octobre, est marginale dans la mémoire de la Russie hors frontières[3]. Plutôt que de se contenter de condamner l'Union soviétique a priori ou de lui dénier toute légitimité à représenter la Russie, Alexinsky a choisi d'emblée, dès le début des années vingt, de mettre au jour, en historien et en économiste, les effets concrets de la contradiction fondamentale qui, selon lui, empêche la réalisation du projet révolutionnaire marxiste en Russie : Lénine et ses successeurs ont commis l'erreur de vouloir faire la révolution dans un pays précapitaliste. La plus grande partie du travail d'Alexinsky a consisté à démontrer cette thèse non seulement dans l'émigration même, mais surtout dans les sociétés occidentales, en premier lieu en France, rompant avec l'orientation dominante de la Russie hors frontières, centrée avant tout sur elle-même. Selon Catherine Gousseff, « l'édification du patrimoine » visant « la pérennisation des valeurs et références de l'ancien monde dénoncées par le nouveau régime » « forgeait les contours de cette Russie immatérielle où les interactions avec le monde extérieur n'étaient pas perçues comme essentielles[4] ». Inlassablement, jusque dans les années cinquante, Alexinsky s'est voulu un « trait d'union littéraire » entre les émigrés russes et les Français, ce qui l'a conduit à adopter la position du spécialiste, de l'expert, mais aussi du pédagogue, du passeur[5].

---

[1] Cf. : Nikita Struve, *Soixante-dix ans d'émigration russe (1919-1989)*, Fayard, 1996, pp. 9-10. « La Russie hors frontières a été l'héritière légitime et la continuatrice de la Russie de toujours, alors qu'à l'intérieur de ses frontières historiques, un régime étranger par son idéologie et sa nature cherchait, sans y parvenir tout à fait, à annihiler la Russie historique et l'âme de son peuple ». Cette idée, centrale dans l'identité de l'émigration, revient plusieurs fois : « […] L'émigration offrit véritablement l'image d'une Russie en miniature […]. Toute la Russie d'avant la Russie se retrouvait « hors frontières » (p. 15) ; « […] Au-delà de la nostalgie du pays, des souvenirs de l'armée blanche, des difficultés morales ou matérielles, ce qui a fait la cohésion et la force de l'émigration, ce fut la conviction profonde d'être la Russie » (p. 23) ; « Les émigrés n'avaient pas le sentiment d'avoir quitté leur État, mais de l'avoir emporté avec eux » (p. 27).

[2] Platon, *Parménide*, 130 c.

[3] Sur le « défensisme », son opposé, appelé « internationalisme », et leurs très nombreuses nuances, ainsi que sur la répartition de ces positions dans les cercles de l'émigration social-démocrate russe, cf. : Annie Kriegel, « Le dossier de Trotski à la Préfecture de Police de Paris », *Cahiers du monde russe et* soviétique, vol. 4, n° 3, Paris, 1963, pp. 267-273. Sur l'histoire du mot « défaitiste » (*poraženec*), employé d'abord dans le contexte russe comme synonyme d'« internationaliste », cf. : Catherine Slater, *Defeatists and Their Enemies : Political Invective in France 1914-1918*, Oxford, Oxford University Press, 1981. Sur la paternité de ce mot, revendiquée par G. Alexinsky, cf. : C. Slater, « Note critique sur l'origine de "défaitisme" et « "défaitiste" », *Mots*, n° 1, Paris, octobre 1980, pp. 213-217.

[4] Catherine Gousseff, *L'exil russe. La fabrique du réfugié apatride (1920-1939)*, Paris, Éditions du CNRS, 2008, p. 13

[5] Grégoire Alexinsky, *Isba de l'oncle Ivan*, Vichy, édition de l'auteur, 1943, p. 118.

Il ressort du « Petit dictionnaire des personnalités » de l'émigration russe établi par Nikita Struve qu'Alexinsky ne fait pas partie des figures de premier plan de la Russie hors frontières :

> « Alexinski Grégoire Alexéevitch
> 1879, province du Daghestan – 1968, Paris.
> Membre bolchevique du parti social-démocrate, député de la 2e Douma, émigre et ne rentre en Russie qu'en 1917. Adversaire du coup d'État d'octobre, est arrêté en 1918 ; libéré sous caution, s'enfuit en Occident et se fixe à Paris[6]. »

Alexinsky apparaît à la rubrique « Le monde politique », plutôt que dans celle des « Sciences humaines ». Cette classification suggère que c'est son rôle avant la Révolution qui lui vaut son entrée dans le « Petit dictionnaire », et non ses ouvrages publiés entre les deux guerres. À partir de 1918, son activité politique au sein de l'émigration est indirecte : elle se limite à la diffusion de sa vision de l'Union soviétique. Alexinsky est donc avant tout un écrivain. Ses travaux sont apparemment jugés par Nikita Struve trop insignifiants, ou d'un rayonnement dans l'émigration trop restreint après la révolution pour être évoqués, même en quelques mots, comme c'est le cas de nombreuses « personnalités » figurant dans le dictionnaire.

Un coup d'œil au catalogue *L'émigration russe en Europe* confirme que la participation d'Alexinsky à la vie de la presse russe hors frontières devient, sinon discrète, au moins très épisodique après l'Octobre rouge. En effet, alors que, durant la Première guerre mondiale, en compagnie de Nikolaj Avksent'ev, Il'ja Bunakov (Fondaminskij), Georgij Plehanov et d'autres, il dirige *Prizyv* (*L'appel*), « organe unifié des sociaux-démocrates et des socialistes révolutionnaires », qui paraît pendant un an et demi, sa présence dans les périodiques russes à partir de la Révolution n'est plus guère attestée que, de manière éphémère, à Prague, à la rédaction du « journal russe hors parti » *Ogni* (*Les feux* ou *Les lueurs*), et surtout, à Paris, à la tête de l'hebdomadaire *Naše delo* (*Notre cause*), entre novembre 1939 et juin 1940 [7]. Après la Deuxième guerre mondiale, Alexinsky continue d'écrire, mais il ne prend plus part à la presse russophone. S'il a réfracté l'Union soviétique, ce n'est pas principalement dans l'émigration même.

Dans le champ de l'édition en français, en revanche, Alexinsky joue un rôle bien plus actif, avant comme après l'Occupation, et c'est dans ce champ qu'il réfracte l'Union soviétique. Réfugié à Paris après la dissolution de la IIe Douma en 1907, il a rapidement accédé au milieu intellectuel parisien, probablement grâce à sa connaissance du français et à ses activités dans l'enseignement supérieur[8]. Son insertion dans la société française est remarquable, en particulier par sa précocité, aussi bien dans le monde du livre de vulgarisation scientifique que dans celui des revues savantes francophones[9]. On trouve par

---

[6] Nikita Struve. *Soixante-dix ans d'émigration russe*, *op. cit.*, p. 167. Le dictionnaire, long de plus de 100 pages (pp. 167-277), compte 8 rubriques, et réunit plus de 500 noms.

[7] *Prizyv* a paru du 1er octobre 1915 au 31 mars 1917 (60 numéros), *Naše delo* a fermé à l'arrivée des Allemands à Paris après 29 numéros. Cf. : *L'émigration russe en Europe. Catalogue collectif des périodiques russes (1855-1940)*, établi par Tatiana Ossorguine-Bakounine, Paris, Institut d'études slaves, 1976, pp. 80, 215, et 228. Immédiatement avant *Prizyv*, G. Alexinski avait dirigé le très fugace (4 numéros) *Rossija i svoboda*, Paris, 29 août-26 septembre 1915 (Cf. : *L'émigration russe en Europe…*, *op. cit.,* p. 88).

[8] Alexinsky est par exemple membre du Groupe académique russe à Paris. D'après l'*État général des fonds des Archives nationales (Paris)*, cet organisme, « constitué en 1920 sous forme d'association, regroupait des professeurs russes de l'enseignement supérieur et secondaire et des savants réfugiés en France après la révolution de 1917. C'était à la fois un organisme d'entraide pour les professeurs et étudiants russes et un organisme culturel, à vocation pédagogique et scientifique » (document consultable en ligne. URL : www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/series/.../70AJ.pdf).

[9] Alexinsky fait volontiers allusion à ses ascendances familiales françaises et à sa double culture. Ses premiers travaux sont néanmoins traduits du russe, ou le manuscrit en est « mis au point » par un francophone,

exemple plusieurs articles de sa main dans la revue genevoise *Les Annales de la régie directe*, entre 1910 et 1913[10]. Ses premiers ouvrages en français, *La Russie moderne*, *La Russie et la guerre*, et *La Russie et l'Europe*, parus en 1912, 1915 et 1917, ont été rapidement traduits en anglais[11]. Ces livres, publiés chez des éditeurs de premier plan (Flammarion, Colin), dans des collections prestigieuses, telles que la « Bibliothèque de philosophie scientifique » de Flammarion, ont rencontré un accueil favorable du public français. La jaquette de la troisième édition de *La Russie moderne* (1917) porte la mention « 8e mille », celle de la deuxième édition de *La Russie et l'Europe* indique « 5e mille »[12].

Notre auteur publie en langue française jusqu'à la fin des années cinquante, dans plusieurs revues scientifiques et littéraires comme *Le Mercure de France*, et chez des éditeurs divers, dont la qualité varie avec les changements des conditions politiques. Il écrit sous le régime de Vichy deux opuscules sur la Russie, parus, l'un, dans les *Cahiers de la jeune France*, l'autre, directement par ses soins[13]. Après la guerre, il travaille à nouveau dans les grandes maisons : Colin, Arthaud.

M. E. Cleemann (*La Russie et l'Europe*, p. 1.). Il est possible que le choix du français soit le résultat d'un effort, découlant d'une intention d'ouverture à la société française. Contrairement à l'idée courante, selon laquelle les Russes émigrés s'exprimaient avec aisance en français, C. Gousseff note que, dans les années vingt, « un tiers des réfugiés de Pétrograd parlent l'anglais ou l'allemand (et souvent les deux langues), contre 23% des Moscovites et 10% des natifs de Kharkov et d'Odessa ; la moyenne pour l'ensemble de l'émigration étant très faible (3,5%) » (*L'exil russe*, *op. cit.*, p. 45). La situation était déjà à peu près la même avant la Première guerre mondiale. Un rapport du Préfet de police de 1907 indique : « Parmi les Russes qui, depuis trente ans, ont reçu l'hospitalité française, si quelques-uns se sont fait une renommée internationale à l'instar de Kropotkine, on ne peut dire d'aucun, même de ceux qui, en assez grand nombre ont été naturalisés, qu'ils ont acquis le sens des traditions françaises. […] En raison de leur très grand nombre, ils peuvent bien plus facilement que leurs prédécesseurs se soustraire à l'influence du milieu français. Ils apportent chez nous leur mentalité et y retrouvent, avec la liberté en plus, tout ce qu'ils ont quitté chez eux : ils se refont ici une patrie nouvelle, qui, sauf le sol, comporte tout ce qui fait un corps de nation : langue, traditions, espoirs communs, haines partagées, mœurs semblables. » (Michel Lesure. *Les réfugiés révolutionnaires russes à Paris*, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 6, n° 3, Juillet-septembre 1965, p. 422). La maîtrise du français est donc un élément plutôt rare, et décisif dans la trajectoire d'Alexinsky.

[10] Cf. : G. Alexinsky, « Les conditions de travail des ouvriers municipaux en Russie », traduit du russe par Melle A. Swiatlovski, *Les Annales de la régie directe. Revue internationale des services économiques publics*, n° 16, Genève, août 1910, pp. 297-303 ; cf. :, dans la même revue : « La régie directe et le funiculaire de Belleville », n° 37-39, mai-juillet 1912, pp. 251-256, et « La régie directe et les finances municipales », n° 49-51, mai-juin 1913, pp. 201-204.

[11] Cf. : Grégoire Alexinsky, *La Russie moderne*, Paris, Ernest Flammarion, 1912 ; tr. angl. *Modern Russia*, par Bernard Miall, London-Leipsic, 1913. Le texte traduit est celui de la deuxième édition, revue et augmentée (Flammarion, 1915) ; G. Alexinsky, *La Russie et la guerre*, Paris, Armand Colin (une deuxième édition complétée est parue en 1916 chez le même éditeur) ; tr. angl. *Russia and the Great War*, par B. Miall, New York, Charles Scribner's Sons, 1915 ; *La Russie et l'Europe*, Paris, Ernest Flammarion, 1917 ; tr. angl. *Russia and Europ*, par B. Miall, New York, Charles Scribner's Sons, 1917.

[12] La riche « Bibliothèque de philosophie scientifique », dirigée par le Dr Gustave Le Bon, proposait des ouvrages d'auteurs de grand renom, comme Émile Boutroux, William James, le Dr Pierre Janet, ou encore l'académicien Émile Ollivier.

[13] Cf. : Grégoire Alexinsky, *Bilan d'une expérience. Un quart de siècle de régime communiste*, Clermont-Ferrand, *Cahiers de la jeune France*, 1941 ; *Isba de l'oncle Ivan*, *op. cit.* Dans le dernier de ses ouvrages majeurs, *La vie amère de Maxime Gorki* (Arthaud, 1950), Alexinsky omet d'indiquer, à la rubrique « Du même auteur », ses publications datant de l'époque de Vichy, parmi lesquelles figure *De Tolstoï à Pétain*, paru lui aussi dans les *Cahiers de la jeune France*. Cette collection étaient dirigés par le géographe Armand Megglé, directeur avant la guerre de la série *Terres de France*, et, sous Vichy, de brochures comme *L'effondrement d'un régime* (Clermont-Ferrand, 1940). A. Megglé avait été membre fondateur du jury du Prix des Deux Magots, décerné en 1933 à Raymond Queneau pour *Le Chiendent*. Le jury comprenait Robert Desnos, André Derain, Michel Leiris, et d'autres.

Alexinsky cite les auteurs français de référence, sans oublier les Russes dont les travaux sont publiés dans les langues occidentales[14]. Lui-même est cité par les Français dès ses premiers ouvrages, notamment, à ses débuts, par le célèbre Le Bon[15]. Beaucoup plus tard, *La vie amère de Maxime Gorki* donne lieu à une chronique élogieuse dans *Le Monde* : « Depuis sa mort, survenue en 1936, on a créé une « légende Gorki », et la gloire du grand écrivain a été mise au service du régime stalinien. On a voulu faire de Gorki le chantre du bolchevisme, le type même de l'écrivain inspiré par la grande vérité du marxisme. Cette légende, qui enferme dans un cadre trop étroit le vrai visage de Maxime Gorki, le livre que vient de publier M. Grégoire Alexinsky contribuera heureusement à la dissiper[16]. »

Certaines des interventions publiques d'Alexinsky font l'objet de comptes rendus dans les revues savantes. C'est le cas, par exemple, de la conférence qu'il prononce au Musée social en 1923 sur la situation sociale en Russie, sous la présidence de Paul Doumer[17]. Les positions qu'il prend sur les questions touchant à l'Union soviétique ont un certain retentissement dans la vie politique française au début des années vingt. Notre auteur accuse en effet Lénine d'avoir été un agent des Allemands pendant la Première guerre mondiale[18] : « Tout le monde sait aujourd'hui que le Gouvernement de Guillaume II et son état-major ont utilisé les bolcheviks pour la propagande défaitiste en Russie pendant la guerre et les ont aidés pécuniairement et politiquement à arriver au pouvoir. Les Allemands eux-mêmes ne le cachent plus et le général Ludendorff dit, dans ses souvenirs de guerre (tome IIe), que les Gouvernants de l'Allemagne impériale « ont envoyé Lénine en Russie » pour désorganiser l'armée russe. Tous les chefs des Soviets, presque sans exception, Lénine, Zinoviev, Radek, Trotsky, Racovsky, etc..., sont des agents allemands. Plusieurs, parmi les dirigeants bolcheviks, par exemple Radek, sujet autrichien, Racovsky, sujet bulgare, ne sont même pas de nationalité russe »[19]. Alexinsky insiste à nouveau sur ce point dans *Naše delo* pendant la Drôle de guerre[20].

Parfaitement implanté dans le milieu éditorial français, apprécié par la critique et par le public, traduit en Angleterre et aux Etats-Unis depuis les années 1910, autrement dit tourné vers l'Occident, Grégoire Alexinsky rompt avec l'habitus collectif de l'émigration. Si, parmi les Russes émigrés eux-mêmes, notre auteur bénéficie d'une notoriété limitée, c'est

---

[14] Dans *La Russie révolutionnaire* (Paris, Armand Colin, 1947), Alexinsky se réfère notamment à Henri Massis, *Découverte de la Russie*, Lyon, Lardanchet, 1944 (p. 7), Paul Milioukov (p. 14), Gustave Lanson, *Culture allemande et humanité russe*, Paris, 1915 (p. 47), Charles Quenet, auteur de deux ouvrages sur Tchaadaev édités chez Champion, 1931 (p. 48), David J. Dallin, *The Real Soviet Russia*, New Haven, Yale University Press, 1945 (p. 221).

[15] Cf. : G. Le Bon, *Premières conséquences de la guerre. Transformation mentale des peuples*, Paris, Ernest Flammarion, 1916, p. 222. Le Bon se réfère à *La Russie et la guerre*.

[16] André Pierre, « Maxime Gorki et le bolchevisme », *Le Monde*, 18 juillet 1950.

[17] Cf. : G. Alexinsky, « Un ancien député de la Douma expose la situation de la Russie », *France et monde. Revue de documentation économique et sociale*, 9e année, n° 90, nouvelle série n° 24, Paris, 20 janvier 1923, p. 72. Le numéro s'ouvre sur un article de l'astronome Camille Flammarion, frère d'Ernest Flammarion, l'un des premiers éditeurs d'Alexinsky en France. Le texte de la conférence est reproduit sous le titre « Les derniers aspects de la régression sociale en Russie », dans *Le musée social*, n° 3, Paris, 1923, pp. 65-82.

[18] Le *Bulletin communiste* s'en fait l'écho, et associe le nom d'Alexinsky à celui de Bourcev, grand pourfendeur des « défaitistes » russes : « À quelques jours de distance, l'Internationale communiste a lancé deux vibrants appels aux prolétaires de tous les pays. Tous les deux seront entendus, encore que la grande presse d'information, si empressée à donner asile aux plus absurdes fables de Bourtsev et d'Alexinsky, ne les ait pas mentionnés » (Amédée Dunois, « Deux manifestes de l'exécutif », *Le bulletin Communiste*, n° 34, Paris, 18 août 1921, p. 1).

[19] G. Alexinsky, « Les derniers aspects de la régression sociale en Russie », article cité, p. 80-82.

[20] Cf. : G. Aleksinskij, « Rožděstvenskaja noč' Lenina », *Naše delo*, n° 5, 23 décembre1939, p. 2. Notre auteur prend soin de rappeler ses liens avec les patriotes, et produit une lettre de 1921 dans laquelle Wrangel l'investissait d'une mission importante (*idem*, p. 1).

probablement parce que son succès en dehors de ce milieu et les avantages matériels dont il devait s'accompagner ne correspondent pas au modèle, pour ne pas dire au stéréotype, du réfugié russe de l'entre-deux-guerres. Il représente bien la réussite du réfugié russe en Occident, mais aux yeux des Russes émigrés, cette réussite est une forme de trahison.

Alexinsky est étranger à ce que Leonid Livak appelle « la mythologie culturelle de l'émigration »[21]. Son itinéraire intellectuel ne présente aucun des trois éléments retenus par le chercheur pour dresser la caractéristique de la figure mythique de l'émigré russe en France. Ces traits distinctifs sont : « l'insistance sur l'isolement par rapport à la vie culturelle française », « l'accent mis sur l'échec artistique de la jeune génération émigrée » et « l'importance accordée au martyre physique et moral pour cette génération d'écrivains ».

Le deuxième critère (l'échec artistique) ne paraît pas de prime abord approprié à la figure d'Alexinsky, qui n'a pas écrit d'œuvres artistiques[22]. Cette absence de la création littéraire dans l'œuvre d'Alexinsky peut s'interpréter comme un refus de la mythologie, qui place l'émigré et ses épreuves au centre de l'attention ; pour lui, ce qui compte, c'est d'abord la Russie dans ses frontières. Sa qualité d'émigré n'intervient le plus souvent qu'à titre méthodologique ou technique : en tant que Russe, ancien député, un temps proche de Lénine et de Gorki, Alexinsky dispose des sources documentaires et des clés nécessaires pour les exploiter. À l'exception des *Souvenirs d'un condamné à mort*, son destin personnel n'est pas le sujet de ses œuvres en français[23].

Les deux autres critères (l'insistance sur l'isolement, le martyre) permettent de saisir immédiatement l'écart qui sépare Alexinsky du modèle idéal de l'émigré russe. « De nombreux mémorialistes émigrés, écrit Leonid Livak, ont décrit leur exil en termes d'aliénation par rapport à la culture française, imputant cette aliénation à une indifférence générale des intellectuels français envers les cultures étrangères, encore aggravée par la mode prosoviétique en vigueur dans les milieux littéraires parisiens. Les exilés se trouvaient, selon Georgij Adamovič, comme aspirés par une "sensation de vide" dans un "Paris indifférent", "complètement étranger à tout ce qui est russe" et où ils "n'ont jamais été invités" à se joindre aux cercles littéraires français qui "n'éprouvaient ni intérêt ni curiosité" envers eux »[24]. Alexinsky ne fait jamais état de quelque difficulté à éveiller l'intérêt des intellectuels français. Ses multiples activités pédagogiques et culturelles, le large écho reçu par ses écrits en France attestent exactement le contraire. Il n'attend pas, comme Nina Berberova, que les Français s'intéressent à lui en raison de ses souffrances, de son héroïsme[25]. Sa position est moins pathétique, moins christique. Il entend simplement communiquer des informations objectives, éclairées d'une analyse d'expert. Ce travail intéresse beaucoup de monde, ce qui le préserve du pessimisme et de la frustration. Il n'y a pas non plus de sa part de déni, de rejet, de l'émigration, mais un refus de tout repli sur soi, et de la posture du martyr, dans sa trouble dualité : le martyr est victime de la violence, il n'est responsable de rien, mais en même temps il exige l'attention d'autrui, il affiche sa misère, sa solitude, et finalement les cultive, jusqu'à en imposer quelquefois la fiction. « En 1933, rappelle Leonid Livak, Jurij Terap'jano appelait

---

[21] Leonid Livak, « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France », *Cahiers du monde russe*, Paris, 2002, n° 43, fascicule 2-3, p. 463.

[22] Alexinsky se définit pourtant lui-même comme écrivain. Cf. : *Isba de l'oncle Ivan*, *op. cit.*, p. 117.

[23] Cf. : G. Alexinsky, *Souvenirs d'un condamné à mort*, Paris, Armand Colin, 1923 ; cf. : l'analyse consacrée à cet ouvrage par la *Revue des science politiques*, signée « P. Ch. » : « C'est un roman vécu, plus étrange qu'un roman d'imagination, où la comédie alterne avec le drame » (Tome 47, Paris, 1924, p. 318).

[24] L. Livak, « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France », article cité, p. 464.

[25] Cf. : Nina Berberova : « Les écrivains de l'émigration, dit-elle, ont essayé de faire leur possible pour que la voix venue de la Russie fût entendue. Mais personne ne les écoutait, on ne les recevait nulle part. » (*Kursiv moj* (*C'est moi qui souligne*), Moscou, Soglasie, 1996, p. 277, *loc. cit.* par L. Livak, « Nina Berberova… », article cité, p. 465).

les jeunes écrivains à «“transformer leur vie en tragédie” », Boris Poplavskji « ne travaillait pas “par principe[26]” ». Quant aux souvenirs de Nina Berberova, ils sont sous-tendus par le mythe, reconstruits « selon un modèle idéal de l'écrivain exilé, largement influencé par le modèle traditionnel de l'écrivain russe comme maître à penser dont l'abnégation héroïque et le refus des compromissions évoquent ceux des prophètes incompris et persécutés », indépendamment de la réalité sociale et culturelle observée[27].

Dans l'avant-propos de *Bilan d'une expérience*, Alexinsky revendique « le droit de parler de la Russie et de sa population laborieuse, très objectivement et en pleine connaissance de cause », et semble se croire obligé de justifier les références à son parcours personnel dans ce texte[28]. Il est possible que la réception de *Souvenirs d'un condamné à mort* (1924) l'ait incité à mettre l'accent sur l'« objectivité ». *Souvenirs* est paru la même année que *Du tsarisme au communisme*. L'une des thèses de ce dernier ouvrage, et de plusieurs articles de l'auteur, est qu'il n'est pas possible de parler de « reconstruction » en Russie, au même titre qu'en France, par exemple. « Le parasitisme révolutionnaire s'amplifie. La production baisse d'une façon catastrophique. La seule production qui progresse, c'est l'impression du papier-monnaie[29] ». Alexinsky cite un certain nombre d'indices du début des années vingt, comme celui de la production, de l'emploi ou du salaire ouvrier, en baisse, non seulement par rapport à 1914, mais même par rapport à 1918. Le pays est en déconstruction, bien que la guerre civile ait pris fin. Cette démonstration, même étayée de nombreuses données matérielles, n'avait pas convaincu. La mise en doute de la réalité d'un véritable redressement du pays avait été considérée comme découlant d'un parti pris, certes compréhensible en raison de l'implication personnelle de l'auteur dans les faits rapportés, mais peu propice à la manifestation de la vérité. « L'ancien député social-démocrate, ententiste, francophile, partisan de la guerre jusqu'au bout, ne peut pas pardonner à ses ennemis les bolcheviks leurs trahisons, ni leurs destructions. Cette colère qui vibre encore sourdement en lui ne lui permet pas de rendre justice à l'effort de reconstruction tenté par les dirigeants[30]. » La véhémence de *Souvenirs*, mais aussi d'autres textes de notre auteur, a sans doute joué contre la crédibilité du message de *Du tsarisme*. Dans la *Revue scientifique*, il dresse la liste des victimes des Bolcheviks dans le milieu scientifique (Šahmatov, Vengerov), morts d'inanition, suicidés, et cite les déclarations menaçantes de Lunačarskij, par exemple celle-ci, citée d'après la presse bolchevique : « Les savants qui conspirent contre le pouvoir bolchevik ne peuvent prétendre à une immunité personnelle, quelles que soient leurs œuvres scientifiques ». « Mais, prévient Alexinsky, on sait qu'aujourd'hui tout et tous “conspirent” contre le régime bolcheviste, – régime de ruine, d'esclavage et de mort. Tous, par conséquent, risquent d'être tués, pour des motifs politiques ou des prétextes policiers » [31]. Par la suite, dans ses écrits en français, Alexinsky fait encore ponctuellement allusion à sa propre expérience, mais il s'évertue à donner à ses thèses une justification purement intellectuelle, impersonnelle. *La Russie révolutionnaire* fait l'objet d'une recension assez curieuse dans les *Annales* en 1949. « Je me jette sur votre *Russie révolutionnaire*, l'eau à la bouche. Et je tombe sur un auteur qui n'est ou ne semble même pas persuadé de l'intérêt profond, personnel, unique de son sujet, de son beau sujet. Quel flegme... mais quelle erreur !... Tout le livre s'en ressent. Il est instructif. Sérieux, mesuré. Un peu froid et compassé. On regrette, à tort sans doute, qu'il ne soit pas véhément dans un sens ou dans l'autre. C'est que l'histoire d'une suite de révolutions

[26] *Ibidem*, p. 474.

[27] *Ibidem*, p. 470.

[28] G. Alexinsky, *Bilan d'une expérience*, *op. cit*., p. 18.

[29] G. Alexinsky, *Du tsarisme au communisme*, Paris, Armand Colin, 1923, p. 51.

[30] Cf. : Wilfrid Lerat, « Grégoire Alexinsky, *Du tsarisme au communisme. Souvenirs d'un condamné à mort* », chronique bibliographique, *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, Paris, 1924, n° 4, p. 257 :

[31] G. Alexinsky, « La science russe en péril », *Revue scientifique (Revue rose)*, n° 19, 14 octobre 1922, p. 655.

demande à être servie chaude. Ou alors, il y faut une puissance d'analyse incomparable. Un scalpel d'acier unique. Et cet acier est rare. Bref rappel des antécédents révolutionnaires de la Russie contemporaine. Qualification des partis à l'origine : Menchéviks, Bolcheviks. Le premier Soviet. L'État soviétique. La doctrine étatiste de Lénine. Le caractère international de la Révolution soviétique. Les conquêtes matérielles. L'évolution : Staline. Les suites de la guerre. Voilà ce qu'on trouve dans ce livre sage, pondéré, nourri de faits et qui veut être « objectif ». On ne le lit pas par passion. Mais on s'y instruit. Il manque de vie, mais non pas de savoir et de bon sens[32] ».
Dans ses rares articles de presse en russe postérieurs au début des années vingt, les propos d'Alexinky restent bien plus tranchants. De Marina Tsvetaeva, pour qui, précise Nikita Struve, « les émigrés forment un peuple de héros[33] », Alexinsky retient surtout le fait qu'elle ait été « la poétesse du GPU »[34]. La verve polémique apparaît encore dans ce genre de formule : « L'ennemi, c'est le communisme. Les Français sont avec nous, et les Allemands sont avec les Bolcheviks »[35].

Du rôle d'acteur de la vie politique, l'ancien orateur et polémiste flamboyant passe assez vite à celui du témoin, et de l'analyste. Dans ses ouvrages, ses convictions politiques personnelles ne sont pas précisées. Se pense-t-il encore comme « Bolchevik défensiste », croit-il encore à la révolution, au rôle d'avant-garde de la classe ouvrière ? À quelles conclusions pratiques son admiration pour Plehanov le conduit-elle ? Ces questions ne sont pas évoquées ; elles sont censées avoir aussi peu d'influence qu'il est possible sur ses travaux. C'est l'objectivité qui prime, même si le matériau et les commentaires qu'il inspire sont construits à partir d'une position théorique bien identifiable, et qui n'a pas varié.

Pour Alexinsky, il n'y a pas de véritable progrès social en URSS. Avant la Deuxième guerre mondiale, cette idée peut s'appuyer sur des indices chiffrés et des déclarations des leaders, qui permettent de conclure que la situation matérielle est mauvaise[36].

Alexinsky ne voit pas dans la NEP une période de rétablissement de l'approvisionnement et de croissance de certains secteurs de la production, ni d'assouplissement de la contrainte d'État. Dans sa conférence de 1923 au Musée social, il dit : « Le processus de désindustrialisation de la Russie s'accompagne de celui de désurbanisation. Les villes et les centres industriels perdent leur population ouvrière et se dépeuplent rapidement. À Pétrograd, sur les 2 millions et demi d'habitants que comptait la ville, avant la Révolution, il ne reste aujourd'hui que 600 ou 700.000 habitants. Sur un demi-million d'ouvriers industriels qui travaillaient autrefois dans les usines et fabriques de Pétrograd et de ses environs, on n'en compte plus que 40 à 50.000. Le nombre des ouvriers a de même beaucoup diminué à Moscou et ailleurs[37] ». Dans *Du tsarisme au communisme*, il affirme : « En 1914, un ouvrier gagnait 24 roubles-or par mois ; en 1918, 9 roubles ; en 1921, 7 roubles. Les conditions de vie de l'ouvrier sont devenues fort mauvaises[38] ». L'aggravation

---

[32] Lucien Febvre, « L'histoire russe a-t-elle un caractère original ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, Paris, volume 4, n° 1, 1949, pp. 118-119.

[33] N. Struve, *Soixante-dix ans d'émigration russe…*, *op. cit.*, p. 19.

[34] G. Aleksinskij, « Poètessa iz GPU », *Naše delo*, n° 3, 5 décembre 1939, p. 4.

[35] *Naše delo*, n° 5, 23 décembre 1939, p. 1.

[36] Une grande partie de *Bilan d'une expérience* consiste en un commentaire d'extraits d'un rapport de Malenkov à la XVIIIe conférence du Parti communiste bolchevik de l'URSS, cité d'après le compte rendu sténographique paru dans la *Pravda* du 16 mai 1941.

[37] G. Aleksinsky, « Les derniers aspects de la régression sociale en Russie », p. 71.

[38] G. Aleksinskij, *Du tsarisme au communisme*, *op. cit.*, p. 135. Ces chiffres ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux que l'auteur présente dans la conférence prononcée la même année au Musée social. Visiblement, Alexinsky suit avec une grande attention les informations qui parviennent d'URSS (principalement

de la condition ouvrière est patente sur le plan économique, mais aussi sur le plan juridique et social. L'institution assassine du livret ouvrier montre l'asservissement du prolétariat soviétique.

Selon Alexinsky, le Grand tournant ne marque pas, lui non plus, d'inflexion décisive dans le fonctionnement du système soviétique, il en est simplement le développement logique. Notre auteur s'intéresse aux continuités, aux grandes tendances de l'évolution de l'Union soviétique, plus qu'aux ruptures, il pense que tout découle de la stratégie que Lénine, selon lui de manière sophistique, a définie dans *L'État et la révolution*, et qu'il a appliquée en 1917, suscitant le désaccord de Plehanov, puis celui de Boukharine : la base matérielle de la transformation de la Russie tsariste en État communiste était « étroite[39] ». La Révolution ayant été déclenchée dans un pays préindustriel, les décisions prises par les Bolcheviks, quelles qu'elles aient été, ne pouvaient pas permettre d'atteindre les résultats escomptés. En effet, il n'est pas pensable de faire une révolution à laquelle la population, encore profondément marquée par la mentalité paysanne, reste étrangère[40]. « En Russie, point de lutte acharnée et prolongée entre prolétariat et bourgeoisie ; l'atmosphère de conflits aigus, considérés par le marxisme comme les prémices nécessaires à la révolution politique, économique et sociale, n'existaient pas. Par conséquent, Lénine, quand il entreprit sa révolution socialiste, se mit dans la position que ceux qui, autrefois, que la volonté héroïque et révolutionnaire des « personnalités conscientes » était la condition nécessaire et suffisante de n'importe quelle transformation de la société existante : le raisonnement même des *narodniki*, qui discernaient dans l'uniformité sociale de la Russie une condition particulièrement favorable à sa transfiguration en paradis socialiste égalitaire[41]. » Le nouveau pouvoir est amené à s'imposer par la violence, et ainsi, inévitablement, à se trahir. On trouve aussi chez Alexinsky l'idée que la « dictature du prolétariat » est en réalité « la dictature sociale de la paysannerie », ce qui ouvre la politique suivie par le pouvoir à toutes les incertitudes quant à sa portée révolutionnaire[42]. La contradiction originelle (faire la révolution *contre* le peuple) vicie toute action, et transforme l'Union soviétique en un système en tout point contraire au projet socialiste de ses chefs, encore plus durement répressif et exploiteur que les systèmes bourgeois auxquels la Révolution était censée opposer un modèle alternatif. Les dysfonctionnements identifiés par les chefs du Parti n'en sont pas, puisqu'ils découlent du principe même du régime, et aucune initiative, aussi vigoureuse et contraignante soit-elle, ne peut en venir à bout. Les efforts déployés sont illusoires. Le volontarisme des chefs relève du divertissement pascalien. Des tâches écrasantes, hors de portée, sont assignées au peuple, mais elles ne font que détourner l'attention de l'essentiel : « L'État-seigneur », « l'État-patron », la terreur, sont en germe dans Octobre[43]. Les plans établis par le pouvoir marquent en réalité la persévérance des communistes dans une mauvaise voie, leur obstination à maintenir l'erreur initiale de Lénine et de ses « coreligionnaires[44] ».

Recourant à de nombreuses données matérielles, selon la méthodologie des sciences sociales, Alexinsky pour autant ne « suppos[e] pas que le système soviétique [soit] « une

---

par la presse), et actualise constamment les données dont il fait état. Ces remaniements, toutefois, sans portée décisive sur le fond, sont probablement destinés à faire la preuve de la fiabilité, de l'actualité des sources utilisées, autrement dit du sérieux de l'auteur. On constate que *La Russie révolutionnaire*, l'ouvrage le plus abouti d'Alexinsky, recycle des pages entières de *Bilan d'une expérience*.

[39] *La Russie révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 130.

[40] Dans plusieurs de ses livres, mais également dans certains articles, dont le volume forcément restreint l'oblige à serrer au plus près la thématique, Alexinsky consacre de longues pages à l'histoire de la Russie depuis Pierre le Grand.

[41] G. Alexinsky, *La Russie révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 122.

[42] *Ibid.*, p. 129.

[43] G. Alexinsky, *Bilan d'une expérience*, *op. cit*., p. 49-50 et p. 79-87.

[44] G. Alexinsky, *La Russie révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 128.

mécanique sociale au même titre que les autres[45] ». L'augmentation indéniable de la production après la Deuxième guerre mondiale ne le conduit pas à modifier fondamentalement ce qu'il dit de l'Union soviétique, bien au contraire. Ce qui compte, c'est de savoir « quel est le contenu social de la révolution soviétique[46] ». Alexinsky s'intéresse à la production, mais aussi au pouvoir d'achat des salaires et à la consommation, au droit du travail et au fonctionnement des organisations syndicales, aux libertés publiques, à la politique agraire, notamment à la fiscalité paysanne, et aux rapports de l'État et des intellectuels. Les éléments matériels, ce qu'Alexinsky, polémiquant avec Upton Sinclair appelle « le béton », ne sont pas pertinents[47].

Alexinsky livre une explication du fonctionnement du système soviétique qui fait très peu de place à sa dimension politique et idéologique. Ce n'est pas l'application du marxisme qui a créé l'« État-seigneur », mais l'incapacité des dirigeants à agir en marxistes, une fois prise la décision de faire la révolution dans un pays et en un temps où, en toute rigueur, elle ne devait pas avoir lieu. L'histoire de l'Union soviétique n'est que la suite des conséquences de l'erreur de principe commise par Lénine. Du coup la question de la répression de masse est traitée en quelques lignes[48]. La liquidation de l'ancienne intelligentsia bolchevique découle de l'orientation générale du régime[49]. Pour Alexinsky, il n'y a pas de « stalinisme ».

Au fil du temps, l'Union soviétique est de moins en moins révolutionnaire. La logique de la prise du pouvoir a progressivement raison des intentions des fondateurs du régime. La comparaison des constitutions de 1918 et de 1936 « révèle le principe même de l'organisation de la vie publique en URSS ». La constitution de 1918 « plaçait le pouvoir législatif et exécutif sous le contrôle constant et réel du peuple (sauf bien entendu, les éléments privés du droit de vote) ». En supprimant les discriminations portant sur le droit de vote, la Constitution de 1936 « fait […] un effort vers la réconciliation sociale et politique : elle s'oriente précisément dans ce sens « petit-bourgeois » que Lénine avait condamné[50] ». De même, l'accent nettement antiétatiste de la Constitution de 1918, effacé en 1936 au profit d'une définition de l'URSS comme « État », et la prédominance du centralisme sur le fédéralisme, sont autant de « concessions à l'esprit petit-bourgeois[51] ».

C'est l'embourgeoisement progressif et inéluctable de l'URSS qui fait d'elle, après 1945, un État au fond assez comparable aux autres, avec lequel il devient possible de traiter. Alors que s'installe la guerre froide, Alexinsky en est déjà à une vision des relations internationales qui anticipe clairement celle de la coexistence pacifique. Lucien Febvre a raison : on est frappé, après la Deuxième guerre mondiale, par la mesure avec laquelle Alexinsky parle de l'Union soviétique. Il semble avoir pris son parti de l'existence de l'URSS, et de la probabilité de sa durée. Adversaire irréductible de l'Union soviétique sur le plan des principes, notre auteur paraît rejoindre la ligne de quelqu'un comme Ju. Martov : il accepte finalement l'État bolchevik comme un fait. Il faut, suggère-t-il, comprendre l'Union soviétique et agir envers elle de manière pragmatique, sans excès inutile. Dans cette modération, le rôle de l'Armée rouge dans la victoire alliée contre l'Allemagne nazie est évidemment décisif. Alexinsky ne peut plus opposer ses positions défensistes au régime de Staline.

---

[45] Martin Malia, *Soviet Tragedy. A History of Socialism in Russia, 1917-1991*, New York-Toronto-Oxford, Free press, 1994, tr. fr. *La tragédie soviétique. Histoire du socialisme en Russie, 1917-1991*, Paris, Seuil, 1995, rééd. dans la collection « Points », p. 10.

[46] G. Alexinsky, *La Russie révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 178.

[47] *Ibid.*, p. 174-175.

[48] *Ibid.*, p. 166.

[49] *Ibid.*, p. 219.

[50] *Ibid.*, p. 138-143.

[51] *Ibid.*, p. 144-145 et p. 153.

Quant à Lénine, Alexinsky le considère dans ses derniers écrits avec indulgence et respect, et va jusqu'à traduire l'un de ses articles[52]. Il apporte une nuance de taille à l'accusation de défaitisme qu'il avait lancée contre lui en 1917. « J'ai connu Lénine de près, et je dois constater que matériellement il était absolument désintéressé. Il menait une existence extrêmement modeste, se contentait du strict nécessaire. En somme, il ne vivait que pour ses études marxistes et son activité révolutionnaire. S'il avait pris une position défaitiste, s'il avait "collaboré" avec les Allemands, ce n'était pas par esprit de lucre. Il y avait été entraîné d'abord par sa haine du tsarisme, dont le renversement, estimait-il, pouvait être facilité par la défaite des armées[53]. » Évoquant la manière dont Lénine contourne l'« objection » que Plehanov soulève contre sa stratégie, il écrit : « Lénine était trop instruit et trop intelligent pour négliger cette objection. […] Lénine fit une tentative très honnête et très louable pour construire une doctrine justifiant son effort révolutionnaire[54]. »

[52] Il s'agit de « Bolchevisme et menchevisme », paru dans *La NEF*, n° 62, février 1950.
[53] G. Alexinsky, *La Russie révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 106-107.
[54] *Ibid.*, p. 122.